

La Revue Canadienne publie un album illustré et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

1 Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

2 Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS.

SIR THOMAS MOORE.

(Suite.)

Dans la même année on annonça de Moore une *Philosophie du plaisir*, qui ne parut point et ne paraitra certainement jamais ; car l'exploit érotique est aujourd'hui un des dévots les plus fervents des Trois-Royaumes, et d'ailleurs, avant même d'appartenir à la dévotion, il avait abandonné de bonne heure, pour des œuvres plus dignes de son talent, le genre futile et brillant dans lequel il obtint ses premiers succès. Longtemps cependant, et aujourd'hui encore, la gloire de Moore, poète épique, lyrique, patriotique, s'est ressentie de la vogue éphémère des productions de sa jeunesse, et *Tom-Little* a souvent empêché de prendre Thomas Moore au sérieux. Quoi qu'il en soit, la prude Angleterre mordit avec goût à ce fruit défendu. Tom-Little, bon musicien, chanteur agréable, causeur brillant, grand amateur du beau sexe et gentil de sa personne, avec ses quatre pieds huit pouces, devint un *petit lion* à la mode, que se disputaient les *douairières*, les *bas-bleues*, les dames et les demoiselles tant soit peu émancipées. Vainement Jeffrey, le dictateur littéraire d'alors, le sévère critique de la *Revue d'Edimbourg* signala des épigrammes contre ce petit Dorat qui farfaisait Américain et pompait la langue de Shakespeare et de Milton ; il n'en résulta qu'une rencontre entre le critique et le poète, devenu depuis d'excellents amis, rencontre dont la solution pacifique fournit matière aux railleries des mauvais plaisants. On disait que la police, étant intervenue pour empêcher le duel, avait saisi les pistolets, et qu'en les visitant elle n'avait trouvé que de la poudre. Les témoins auraient expliqué ce fait en disant qu'une des balles étant tombée en voiture, ils avaient, à l'insu des combattants, retiré l'autre pour égaliser les chances du combat. Quoi qu'il en soit de cet incident, nous verrons comment, plus tard, en 1822, il fallut amener, entre Byron et Moore, qui ne se connaissaient pas encore, un nouveau duel, dont le résultat fut également de transformer les deux adversaires en deux intimes amis.

Avant la rencontre avec Jeffrey, qui n'eut lieu qu'en 1806, Moore avait dû à ses relations avec les principaux membres du parti whig d'obtenir, en 1803, pendant le court passage des whigs au pouvoir, la place lucrative, mais peu littéraire, de greffier de l'amirauté aux îles Bermudes. Il partit pour cette destination après avoir publié un ouvrage en prose intitulé *Considérations sur la présente crise*. Mais, bientôt dégoûté de fonctions peu conformes à ses goûts, il prit le parti d'abandonner la moitié de ses appointements à un agent maladroit ou infidèle dont il fut plus tard obligé de payer les bécaves. Il repartit pour l'Angleterre en passant par l'Amérique, qu'il visita en détail, et revint en octobre 1804 à Londres, où il publia, en 1806, ses *Odes, Épîtres et Poèmes sur l'Amérique*. Dans ces poésies, le plus vif enthousiasme pour les grandes scènes de la nature transatlantique se mêle aux critiques les plus acerbes contre la jeune société américaine. Moore n'en est pas moins très-populaire aux États-Unis. En 1808 il publia deux satires intitulées *Corruption et Intolérance*. Ces deux satires à la Juvénal ont, dit-il lui-même, moins réussi que ses épigrammes plus légères, et elles n'ont pas eu de seconde édition. *Le Sceptique*, autre satire, parut en 1809, et n'eut également qu'un médiocre succès. Le ton âpre et amer convient beaucoup moins à Moore que le ton railleur et léger.

L'année suivante, le poète se maria avec une jeune et belle anglaise, miss Dyke, excellente musicienne et personne distinguée sous tous les rapports, qui a fait le bonheur de la vie de Moore, et n'a peut-être pas peu contribué à épurer en lui l'accent de l'amour jusque-là trop mélangé de sensualité raffinée et prétentieuse.

C'est dans la même année 1810 que parurent les premières livraisons des *Mémoires irlandais adaptés à des airs nationaux*. Chaque livraison contenait douze chants ; ces livraisons publiées à de longs intervalles, eurent un immense succès ; traduites dans toutes les langues de l'Europe, voire même en vers latins par un anglais, elles répandirent partout le nom et la gloire de l'auteur ; nous en avons deux traductions en prose française ; toutes deux ne contiennent pas la moitié des chants de Moore, et toutes deux ne sauraient donner une idée de l'original. Comment rendre en effet dans une prose étrangère des poésies dont le charme indéfinissable consiste non pas seulement dans l'éclat ou l'énergie des pensées, mais surtout dans l'union intime et complète des deux choses associées, poésie et musique, dans un mariage harmonieux des deux rythmes, dans l'accord parfait des sentiments variés qu'il expriment tous deux, dans l'harmonie des mots, dans la coupe du vers, enfin dans un ensemble de séductions qui atteignent surtout le cœur par l'oreille ? Un critique de la *Revue des Deux-Mondes* s'en prend aux traducteurs de cette insuffisance de la traduction en

prose des mélodies charmantes de Moore, et pour prouver son dire, il nous traduit lui-même quelques-unes de ces mélodies de la manière la plus lourde et la plus disgracieuse.

Je me garderais bien d'essayer à mon tour de dénaturer ces mélodies qui se chantent et ne se traduisent pas, et me contenterai de donner au lecteur une idée des sentiments qu'expriment les *Mémoires irlandais*.

« On a souvent remarqué, dit quelque part Thomas Moore, que notre musique est le commentaire le plus fidèle de notre histoire. Le ton de défiance auquel succède la langueur de l'abattement, un éclair d'énergie qui brille et disparaît, les douleurs d'un moment perdues dans la légèreté du moment qui suit, tout ce mélange romantique de mélancolie et de gaieté, résultat des efforts d'une nation vive et généreuse pour secouer ou pour oublier les maux qui l'oppriment, tels sont les traits de notre histoire et de notre caractère, si fortement, si fidèlement réfléchis dans notre musique. »

Tels sont aussi les traits que réfléchit non moins fidèlement la poésie charmante et variée du barde d'Erin. Chacun de ses mélodies change de sujet, de ton et de rythme, suivant que l'exige l'air auquel il les adapte. Chant d'amour, chant de guerre, chant de mort, chant de fête, tout à coup troublé par le fantôme de la patrie en pleurs, prière au Dieu des opprimés, imprécations contre les oppresseurs ou les traîtres, chant funèbre en l'honneur des héros, en un mot, la vie entière de l'Irlande nouvelle, adaptée aux airs qui faisaient la vie de la vieille Irlande, voilà ce qui fait le fonds des *Mémoires irlandais*. Souvent les souvenirs du passé s'y mêlent aux souvenirs du présent ; les patriotes du XIIIe siècle figurent à côté des patriotes de 1798, *Brien-le-Brave* à côté de Robert Emmett, la perfide épouse d'O'Rourke, cette Hélène de l'ancienne Irlande, à côté de Sarah Curran, la noble vierge de la jeune Irlande, qui ne peut plus aimer que la tombe où dort son amant.

Byron a dit des *Mémoires irlandais* : « Elles vivront autant que l'Irlande, autant que la musique, autant que la poésie. » Moore les considère comme son meilleur ouvrage. « C'est dit-il quelque part, mon seul ouvrage d'avenir. » La manière dont il les chantait lui-même dans les salons de Londres ne contribua pas peu à les faire admirer et applaudir par ceux-là même qu'elles maudissaient.

De cette époque datent les premières relations de Moore et de Byron ; on sait que les débuts poétiques de l'illustre lord avaient été fort mal accueillis par les critiques d'Edimbourg ; ces débuts étaient du reste fort médiocres. On sait aussi que l'indignation fit surgir dans Byron le génie qui n'avait point encore paru. La fameuse satire des *Bardes anglais et des critiques écossais* fut publiée en 1809 ; cette satire contenait un passage railleur sur le duel de Moore et de Jeffrey. Le poète irlandais crut devoir en demander satisfaction par une lettre écrite au moment où lord Byron partait pour l'Orient, et qui ne parvint point à ce dernier.

Pendant ce voyage, qui dura dix-huit mois, Moore s'était marié. « J'avais, dit-il, contracté des obligations comme époux et comme père, et n'ayant point de fortune à laisser après moi, je me souciais peu de m'exposer à un danger inutile. » Dans cette idée, il écrivit à Byron une seconde lettre où il demandait seulement une rétraction du passage injurieux, en exprimant le désir que cette circonstance le mit à même de rechercher l'honneur d'être admis au nombre des connaissances du noble lord. Byron, dans son naturel éminemment anglais, reçut d'abord assez mal cette ouverture à l'irlandaise, et repliqua seulement que le passage en question avait pour but d'offenser Jeffrey et non pas Moore, contre lequel il n'avait aucun motif de haine ; mais aussitôt que Moore se fut déclaré satisfait de cette explication, en supprimant ses avances précédentes, Byron revint noblement de lui-même, et se montra à son tour très-désireux d'entrer en relations. La première entrevue eut lieu chez Samuel Rogers, et l'amitié la plus intime se forma bientôt entre les trois poètes.

L'année suivante, en 1812, Moore, après avoir composé un spirituel opéra-comique en trois actes, le *Bas-Bleu*, commença la publication de ses lettres en vers satiriques, intitulées *Intercepted Letters, or the two penny Post-Bag ; Lettres interceptées, ou le Sac de la petite Poste*. Ces lettres, que l'auteur supposait le fruit d'une correspondance entre les principaux personnages de la cour, à commencer par le régent, et dans lesquelles il donnait carrière à toute sa piquante malice, eurent un succès de fureur. L'apostasie du régent, son immoralité privée, l'immoralité non moins grande de son entourage, fournissaient ample matière à la satire d'un poète audacieux, spirituel et bien informé ; aussi on s'arracha le *Post-Bag* ; en moins de dix-huit mois il s'en fit quatorze éditions, sous le pseudonyme transparent de *Thomas Brown junior*.

« Mes plaisanteries, dit Moore, trouvèrent grâce même devant mes adversaires et mes victimes ; elles amusaient les Tories, et le régent en riait. A ce propos on m'a accusé d'ingratitude envers lui ; or, tous les bienfaits dont il m'a comblés se sont bornés à recevoir la dédicace de ma traduction d'*Anacréon*, et à m'inviter à deux

diners et à une fête, en 1811, où je me trouvais moi-même.

Disons toutefois que, malgré toute leur élégance, les satires de Moore se ressentent un peu de la licence de la polémique anglaise ; elles entrent dans des détails intimes et personnels que l'opinion française ne comporterait pas. Byron applaudit fort au succès de son ami. « Moore, écrivait-il à cette époque, a de l'individualité dans ses talents ; sa poésie, sa musique, sa voix ne sont qu'à lui, et il y a dans toutes une expression qu'aucun autre n'a possédée et ne possédera jamais. Mais comme poète il peut prendre un essor encore plus haut. Quo de saillies de gaieté, de tout enfin dans le *Post-Bag* ! Il n'y a rien que Moore ne soit en état de faire, dès qu'il veut sérieusement s'en occuper. Ses manières sont celles de la meilleure compagnie ; il est affable, doux, et plus aimable qu'aucun homme que je connaisse. »

Byron, qui eût été aimable aussi, s'il ne se fût, par système, donné toutes les peines du monde pour ressembler à ses farouches héros, fut mis en veine de satire par le succès du *Post-Bag* ; tout le monde connaît le trait sanglant qu'il adressa au régent, à l'occasion de l'ouverture du caveau où étaient déposés les restes de Henri VIII et de Charles Ier. Cette ironie n'était pas celle de Moore ; elle était pleine de fiel, et tournait à la férocity.

Pendant la plus grande partie des années 1814, 1815 et 1816, le populaire auteur du *Post-Bag* se reposa de ses succès dans un charmant cottage du Derbyshire, en préparant le poème qui deva compléter sa réputation.

« Depuis 1812, dit-il, mes amis me pressaient de faire un grand poème en vers dans le genre du *Rokeby* ou du *Marmion* de Scott. J'y songeai longtemps et préparai un sujet. Un ami, M. Perry, communiqua mon projet à MM. Longman éditeurs, et leur vendit le poème qui était à peine commencé, et dont ils ne connaissaient pas un vers, au prix exorbitant de 3,000 guinées (75,000 fr.). »

L'affaire était superbe, mais voilà Moore un peu embarrassé de l'idée qu'il lui faut faire un poème qui vaille 75,000 francs.

« Une telle responsabilité, dit-il, était effrayante ; je travaillai avec acharnement ; je conçus alors l'idée de mon épique des *Adorateurs du feu* (c'est le plus beau des quatre qui composent le poème), des Guèbres lutant pour leur foi contre le despotisme musulman ; ce qui me permettait de peindre sous un voile assez clair l'Irlande opprimée par l'Angleterre. Je lus énormément pour rassembler les matériaux de ce poème, et je réussis tellement à m'identifier avec mon sujet que, plus tard, un Anglais revenu de l'Inde, et ne pouvant croire que je n'y fusse jamais allé, s'écriait : « Mais s'il s'agit de lire d'Herbelot, ce n'est pas la peine de voyager sur les bords du Gange à dos de chameau. » Les personnes les plus versées dans la vie asiatique ont loué l'exactitude de mes peintures ; on m'a dit que des parties de ce poème avaient été traduites en persan à Ispahan, et un voyageur anglais l'a retrouvé sur les bords de la mer Caspienne. »

On voit que le poète est assez convaincu de la valeur de son poème, mais il ne fait du reste que se rendre justice, et tous les mérites de vérité plastique signalés par lui dans *Lalla-Rookh* y sont incontestablement. Dédié à Samuel Rogers, le poème parut à Londres en 1817, et eut un grand retentissement. « J'étais ravi, dit Moore ; mes éditeurs avaient retrouvé leur argent bien aventuré. » L'Occident, comme disait Byron à cette époque, était usé pour la poésie ; Walter Scott s'était emparé du moyen âge ; l'auteur du *Gisour* exploitait la Turquie d'Asie et la Grèce ; Thomas Moore se jeta sur l'Indostan, qui reproduisit avec toutes ses féeries de couleur locale. Le critique de la *Revue des Deux-Mondes* déjà cité a découvert que l'on s'était beaucoup trompé sur la nature de *Lalla-Rookh* ; que ce poème, oriental pour la forme, était très-occidental pour le fonds : que le poète n'avait demandé à l'Orient qu'un voile de *Benares* pour se servir d'un poignard. Il ne faut pas avoir le regard très-perçant pour discerner ainsi une chose qui saute aux yeux ; on a vu plus haut que telle était en effet l'intention de Moore et je n'imagine pas que personne, après avoir lu son poème, puisse douter un instant qu'il n'a voulu être en effet oriental quo pour les paysages et les costumes, mais pour les caractères et les idées il est resté fort occidental.

(A continuer.)

—Les arrivages de grains à Londres durant la semaine se terminant le 31 juillet ont été considérables. L'Irlande et l'Écosse ont peu fourni ; mais les importations se sont élevées à 63,000 quartiers de blé, 12,000 quartiers d'orge 32,000 quartiers d'avoine, 6,000 de haricots et maïs et 46,000 barils et 3,000 sacs de farine. A la balle de lundi dernier, on a présenté en vente environ 100 quartiers de blé nouveau du comté d'Essex, de fort belle qualité. La baisse a été de 1 à 2 sh. par quartier sur les grains de toute sorte et sur les farines 5 sh. par sac et 2 sh. par baril. Celles d'Amérique s'en vendent de 30 à 33 sh. par 196.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance)

Abonnement au Journal hebdomadaire pendant un an	24
— pendant six mois	12
— pendant trois mois	6
Abonnement à l'Album hebdomadaire pendant un an	12
— pendant six mois	6
— pendant trois mois	3
Aux deux publications réunies pendant un an	30
Tout inscripteur s'abonnant et payant l'abonnement, reçoit gratis et sans frais	
PRIX DES ANNONCES	
Ditaines et au-dessous, première insertion	10
— deuxième insertion	5
— au-dessus par ligne	15
Toute insertion subséquente, le quart de prix (Arranché les lettres)	

LE LIBRE-ÉCHANGE.

LA LIBERTÉ COMMERCIALE DEVANT LES ÉLÉCTEURS DU ROYAUME-UNI.

L'assemblée, qui a définitivement inauguré et consacré dans les lois anglaises le système de la liberté commerciale, comparait en ce moment devant les électeurs. Ceux-ci vont juger le système avec les hommes. C'est au peuple de confirmer ou d'infirmer les arrêts du parlement.

L'épreuve n'est pas encore terminée ; mais par les élections déjà faites, on peut pressentir la composition de la future chambre des communes. Le parti libéral a essayé quelques échecs regrettables au point de vue commercial. Dès à présent, l'on évalue à vingt membres nouveaux le renfort que viennent de recevoir les partisans de la liberté des échanges. La cité de Londres, qui envoyait au parlement deux libéraux et deux Tories, a nommé cette fois quatre libéraux et deux Tories, et dans le nombre, l'homme qui représente le plus complètement par le cosmopolitisme de ses opérations, la fraternité commerciale, M. Lionel de Rothschild. Liverpool, ce grand centre de commerce, sur lequel le Toryisme avait mis embargo, vient de secouer ce joug d'ignorance, et sera représenté par deux libéraux, sir T. Birch et M. Cardwell.

Les principaux orateurs de la ligne ont reçu la récompense de leurs courageux efforts. Le compagnon et l'émule de M. Cobden, M. Bright a été élu à Manchester. M. C. Villiers, qui pendant six années consécutives avait proposé au parlement l'abrogation des lois sur les céréales, a eu les honneurs d'une double élection. Plusieurs villes se disputaient M. Cobden lui-même, qui a voulu rester fidèle aux électeurs de Stockport. M. J. B. Smith, un des parrains de la ligne, a été nommé en Écosse ; M. C. Thompson, l'a emporté à Londres, même, sur M. Hawes sous-secrétaire d'état des colonies. Pour couronner l'œuvre, la ville de Glasgow envoie au Parlement M. McGregor, ancien secrétaire du bureau de commerce, le même qui, dans l'enquête sur les droits de douanes (*Import duties*), avait indiqué le plan de réforme adopté et mis plus tard en vigueur par sir R. Peel.

Voilà pour les succès de personnes. Quant aux doctrines, nous sommes frappés du contraste très significatif que présente l'attitude de chaque parti. Les libéraux arborent ouvertement leur drapeau, les protectionnistes déguisent ou effacent prudemment le leur. Dans les comités, qui sont les places fortes de la protection, les représentants du Protectionisme territorial sont nommés sans bruit et sans phrases. Les orateurs, en petit nombre, qui prennent par exception la parole, s'expliquent avec un abattement qui est déjà de la liberté. « Je suis partisan de la liberté commerciale, a dit sir Digby Mackworth, mais dans un sens restrictif ; je désire la liberté, mais je veux donner à ces tendances de la bonne direction. » Un des coryphées de la protection, M. d'Irabi, a été plus franc. On sait que l'honorable orateur, obligé de renoncer à cause de ses opinions à représenter la ville industrielle de Shrewsbury, a cherché un refuge dans le comté de Buckingham. « Je ne renonce pas, a-t-il dit, aux opinions que j'ai défendues dans le parlement sur la nécessité de protéger l'industrie nationale ; mais je n'en ferai pas le thème d'une agitation électorale. J'attendrai les événements. Si mes adversaires réussissent, je dirai que la grande majorité du pays n'est pas disposée à revenir sur une question vidée. »

Les événements ont prononcé ; le succès est acquis au principe de la liberté commerciale. Ce principe a sauvé l'Angleterre, dont la prospérité, le repos et l'existence eussent été compromis sous un autre régime, pendant la crise alimentaire et monétaire qu'elle vient de traverser. C'est en vain que lord G. Bentinck, disputant à perte de vue sur ces résultats, les calomnie faute de les comprendre. Il s'attache à démontrer que l'activité industrielle de la Grande-Bretagne a diminué depuis l'abrogation des lois sur les céréales, oubliant que la diminution eût été bien autrement considérable à une époque de disette, si la liberté n'avait pas permis à l'Angleterre d'échanger, en partie du moins, ses marchandises contre les blés des États-Unis et de la Russie. Au reste, le parti dont lord G. Bentinck est le chef, a essayé un échec très sensible. La même ville qui nomme lord Lynn située au centre du comté agricole de Norfolk, vient de lui associer, dans le mandat représentatif, un partisan de sir R. Peel, un adversaire du système protecteur, lord Jocelyn, qui après l'élection, s'est exprimé en ces termes : « N'est-ce pas un fait bien remarquable que, dans cette ville, au cœur même du Norfolk, ici même où douze cents propriétaires s'assemblaient il n'y a pas longtemps pour conjurer l'arrêt qui menaçait la protection, un partisan de sir R. Peel soit réélu sans opposition ? (Applaudissements) J'ai jeté le gant aux protectionnistes. J'ai bravé, sinon le lion dans son antre, G. Bentinck dans son manoir. » (Rires et applaudissements.)

Enfin, les charistes, le parti des ouvriers, rêvant on ne sait quelle organisation du travail, avaient non-seulement refusé de concourir à l'agitation tentée en faveur de la liberté com-

merciale, mais ils avaient encore troublé les pacifiques réunions de la League par leur opposition et par leurs clamours. Eh bien ! si nous devons en juger par ce qui s'est passé à Tiverton, les charistes se convertissent. Un chartiste, M. Harney, avait combattu la nomination de lord Palmerston. Voici les paroles du noble lord : « Je dis que je ne considère pas les chartistes comme favorables à la liberté du commerce. » (Interruption et cris : Si, si, nous les sommes.) « L'interruption me charme, et j'appréhends avec plaisir, d'une source dont on ne peut pas contester l'autorité que les chartistes sont libre-échangistes. » (Applaudissements.) Je demande à les closer à cette déclaration, afin de demander le droit de réclamer à l'avenir leur appui dans l'intérêt des mesures qui tendront à propager les principes de la liberté commerciale. »

Ainsi les Tories se résignent, les chartistes se corrigent, les whigs et les radicaux, que la nation britannique était loin de suivre, obéissant la majorité, grâce à un principe qui proclame le commerce et l'industrie. C'est leur attachement à la liberté civile et à la liberté commerciale qui les remet à flot. Voilà la grande, la vraie question du jour ; voilà le triomphe de l'époque ; c'est une révolution qui s'accomplit. En matière d'économie politique, l'Angleterre vient d'avoir son 1789.

Le progrès est quelquefois lent et vivement disputé en Angleterre ; mais le terrain une fois conquis, on ne recule plus. A peine le bill de réforme avait-il été adopté, que les Tories s'y rattachaient et en faisaient leur champ de bataille. L'acte qui abroge le système protecteur est déjà considéré comme tout aussi irrévocable que l'acte de réforme. Lord John Russell l'a dit avec autant de raison que de force : « Il n'y aura pas de réaction sur ce grand sujet. »

Il doit être permis aux hommes qui ont vaillamment combattu pour une aussi noble cause d'éprouver et d'épancher à l'heure du succès, une sorte d'enthousiasme. « Cette élection, a dit lord John Russell sur les *Asiatics*, est un grand triomphe pour les principes de la liberté commerciale. Les hommes d'État de notre époque considèrent les progrès de notre pays dans les voies de la richesse et du bonheur comme étant attachés à ceux de la liberté des échanges. Je crois que ce sont là de vrais principes, et j'ai la confiance que le parlement qui va sortir des élections, confirmant les lois rendues en 1846, fera main basse sur les droits qui affectent l'importation des grains, ainsi que sur les droits différentiels qui sont établis sur les laines et qu'il donnera ainsi au peuple anglais tous les avantages que nous pouvons obtenir par une libre concurrence avec les autres nations du monde. » (Grands applaudissements.)

Sir Robert Peel va plus loin. Non-seulement il croit au succès du principe de la liberté commerciale dans son application au commerce de la Grande-Bretagne ; mais, semblable à Archimède qui ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde, il pense que la liberté commerciale, ayant la Grande-Bretagne pour point d'appui, agira sur le reste du monde avec une invincible force d'attraction. Mais ne glétons pas, par l'analyse, ses belles et touchantes paroles. « Ma foi est, a dit Sir R. Peel, que ces principes, qui vous paraissent tellement suggestifs toute dévotion serait pour vous un objet de moquerie, ces principes prévaudront au définitif, malgré l'intérêt privé de quelques hommes puissants ; que les contrées étrangères se rattachent dans les restrictions de leurs douanes, que, malgré la puissance des maîtres de forges dans une chambre (allusion à la France) et des filateurs de coton dans l'autre, la lumière se fait déjà, et que le peuple en masse recouvrira bientôt que la protection n'est pas autre chose qu'une taxe levée sur l'industrie. (Applaudissements vifs et répétés.) Messieurs, j'essaierai de donner force à ces principes ; j'essaierai en dépit des obstacles, de lever les restrictions qui pèsent sur le commerce de recevoir les produits des autres peuples, même quand ces peuples feraient la folie de ne pas accepter les nôtres. Toutes les fois qu'ils vous enverront leurs articles, tenez pour certain qu'ils en demandent la contre-valeur ; et cette contre-valeur ne pourra se trouver que dans les produits de votre travail. Vous obtiendrez les fruits de leur climat, et ils emporteront les fruits de votre industrie. »

L'homme qui a donné le signal d'un tel changement dans la législation de son pays, l'homme qui a cédé à propos on cela aux exigences de l'opinion publique, a bien le droit de compter sur la force des choses. C'est aux autres qu'il convient de parler de prodiges. Du fond de ces ténèbres de la protection, qui couvrent aujourd'hui la France, nous accueillons les paroles de sir Robert Peel avec joie, avec espoir. Et nous aussi nous aurons notre révolution commerciale. Un jour viendra où cette liberté, la dernière et la seule qui nous reste à conquérir, nous fera triompher dans la lutte électorale. L'Angleterre nous renvoie les exemples que nous lui avons donnés ; elle ne nous en fera pas plus rebelles ; à son impulsion, elle ne l'a été à la nôtre.